

PRÉSENTATION DU NUMÉRO ADIEUX AU CAPITALISME CRÉATIF

Samuel Lamoureux

Université du Québec à Montréal

En 1980, André Gorz publie son livre nommé *Adieux au prolétariat*. Sa thèse est la suivante : le travail salarié a perdu toute fonction émancipatrice. La généralisation de l'automatisation dans l'usine, la déqualification du travail et la division extrême des tâches ont retiré à la classe ouvrière son rôle historique dans la transformation des racines de la société. Au contraire, soutient-il, le futur de la gauche émancipatrice se situe à l'extérieur du travail, dans les mouvements sociaux, écologistes par exemple, ou encore dans les activités qui mettraient réellement en valeur les facultés humaines telles que la créativité ou l'autonomie. Gorz n'est bien sûr pas le seul à soutenir un tel argument, Habermas, déjà, a largué Marx au début des années 1970 (Fischbach, 2015) et les nouveaux mouvements sociaux ont déjà investi de nombreuses sphères qui se situent à l'extérieur du travail (Melucci, 2016). Adieux au prolétariat donc. Mais pour aller où ?

Quinze ans plus tard, Lazzarato (1996) lui répond probablement sans le savoir : nous allons vers le travail immatériel. En effet, dans un de ses premiers textes, l'intellectuel italien soutient que nos économies capitalistes ont fait le saut vers le règne du travail créatif. Au travail massifiant des grandes entreprises monopolistes a cédé un travail flexible des petits studios à la mode des grands centres urbains. S'en en est fini du travail répétitif décrié par Gorz, les prochains travailleurs et travailleuses devront plutôt déployer leurs facultés affectives et communicationnelles pour maintenir leurs compétences et pour élargir leur réseau.

Les chaînes de montage aliénantes sont maintenant devenues des projets « palpitants » qui mobilisent la subjectivité des individus, ces derniers étant coincés dans un « flux tendu » et dans un management de « l'excellence » (Durand, 2004).

Lazzarato maintient une méfiance stratégique face au travail créatif et immatériel, mais la porte est ouverte, et les libéraux la franchissent. C'est notamment le cas de Florida (2002) et de son concept de classe créative, formulé pour la première fois au début des années 2000. Pour lui, le futur du travail appartiendrait désormais aux travailleurs et aux travailleuses évoluant dans les franges de l'informatique, de la communication, de la mode, des jeux vidéo, etc. Les travailleuses et travailleurs créatifs seraient des exemples parfaits d'entrepreneurs de soi qui produiraient eux-mêmes leur employabilité grâce à l'expression de leur créativité, le tout à l'extérieur des grandes organisations hiérarchiques (Gillmor, 2018). Nous sommes donc tous et toutes créatifs désormais, et s'en est ainsi fini du problème classique des classes sociales, de l'idéologie, de l'exploitation, de l'aliénation, etc. Face au travail créatif, ces concepts sont obsolètes, maintenant il faut revoir nos catégories, notamment en parlant d'affect, d'hybridation, de réseaux, de rhizome.

Ou peut-être que non. Peut-être que les penseurs et les penseuses libéraux s'en sont encore tenus aux apparences (Chamayou, 2018; Bouquillion, 2012). Quarante ans plus tard, peut-être serait-il le moment de formuler nos propres adieux. Nos adieux au capitalisme créatif. Car ce dernier, il faut le dire, nous a trompés (Durand, 2020). Les textes publiés dans ce numéro spécial le disent : le travail créatif n'a pas mis fin à l'exploitation, ni aux classes sociales, ni, surtout, à la souffrance. Ces concepts, tout comme le capitalisme, ne sont pas disparus, ils se sont adaptés, voilà tout (Broca, 2021; Bulut, 2018). Les créatifs pensaient se libérer du capital, mais celui-ci a plutôt colonisé leur vie quotidienne. Les créatifs pensaient se libérer de la relation salariale, mais la précarité a refermé ses portes sur leur espérance. Les

créatifs ne pensaient plus être aliénés et pourtant ils doivent constamment s'adapter aux rythmes des dernières modes et des dernières innovations. Les créatifs pensaient inaugurer le monde de la collaboration, mais non ils doivent entrer en concurrence les uns avec les autres (Huws, 2010; Durand, 2004).

Dans ce numéro, nous présenterons divers textes qui s'attardent à cette ambivalence du travail créatif. À comment le travail créatif a trahi ses promesses, mais aussi à comment celui-ci a instauré certaines dynamiques qui préfigurent peut-être son propre dépassement. En effet, il semble incontournable de dire que les travailleurs et les travailleuses créatifs s'organisent eux-mêmes pour dépasser les limites de leurs conditions aliénantes depuis plusieurs années (Sandoval, 2018). Et ce par la lutte syndicale, idéologique, mais aussi féministe et antiraciste. Abordons-les séparément.

Concernant l'évolution du procès de travail, et particulièrement la relation entre la gestion et les différents lieux de travail, le travail créatif n'a jamais rempli ses promesses. Les intellectuels à la Florida nous promettaient un monde du travail égalitaire, où les entreprises deviendraient des « grandes familles » sans hiérarchie. Et pourtant les patrons ont continué à faire des profits, et surtout, lors des crises économiques, les mises à pied se sont poursuivies. Dans leur livre *New Media Union* (2020), Cohen et De Peuter parle en ce sens de « l'activation » récente des luttes dans le monde culturel, et particulièrement dans celui du journalisme en ligne. De nombreuses salles de rédaction se sont en effet syndiquées depuis 2010 pour résister à des nombreuses attaques faites contre les conditions de travail. Les auteurs parlent des « éléments déclencheurs » qui réactivent les luttes. Lors d'une annonce particulièrement violente de la gestion, les travailleurs et les travailleuses créatifs se mettent par exemple à se partager leur insatisfaction et leur colère sur diverses applications numériques. Soudain la solidarité renaît et quelqu'un (re)prononce le

mot « syndicat ». Le prolétariat qu'on croyait mort revit sous une autre forme (Englert, Woodcock et Cant, 2020; Leonardi, Armano et Murgia, 2020).

Mais cette lutte n'est jamais complète sans une lutte idéologique qui, comme le dit Hall (2008), « brise la chaîne de significations » associées à certains mots clés. De nombreux livres ont en effet dans les dernières années remis en question les concepts clés du travail créatif. C'est le cas, en particulier, de la question de la « passion » ou de « l'amour » pour son travail. Duffy et Wissinger (2017) ont par exemple bien analysé comment les influenceurs et les influenceuses décrivent que leur travail est libre, inventif, toujours nouveau, alors qu'il est en fait consacré à une élite culturelle qui reste fortement interchangeable. Dans un livre publié en 2021, la journaliste et essayiste Sarah Jaffe le dit aussi clairement : « work wont love you back », le travail ne nous aimera pas en retour. Mais le travail ne nous aimera pas en retour spécifiquement parce qu'il n'a pas changé, il vise toujours à augmenter la productivité et à extraire une plus-value (Jarrige, 2015). Il faut donc se protéger de lui, ou du moins le changer, notamment en transformant nos lieux en espace de coopération qui renforce les collectifs de travail (Sandoval, 2016).

Comment se protéger de notre travail sans se larguer hors du travail comme le proposait Gorz ? Sans doute en expulsant les personnes toxiques qui internalisent les comportements narcissiques ou paternalistes. La troisième lutte récente des travailleurs et des travailleuses créatifs, c'est les luttes de nature féministe ou antiraciste qui vise les climats toxiques ou les formes de harcèlement psychologique au travail. Le travail créatif s'est en effet construit dans une invisibilisation systématique des employés de soutien par rapport aux « vedettes » des métiers, qui eux ont bien souvent adopté des comportements dominateurs par rapport à leurs collègues considérés comme inférieurs. Or, comme les recherches féministes le disent, la figure du créateur torturé par ses idées n'est pas une excuse pour harceler

ou maltraiter ses collègues (Cholet, 2021). Cette importance d'en finir avec la toxicité des vedettes créatives qui se croient au-dessus de la mêlée est en effet présent dans bien des milieux créatifs (Cohen et de Peuter, 2020). C'est le cas du monde des médias qui a été chamboulé par un nombre considérable de mouvements de dénonciation depuis trois ans (Lamoureux, 2021), mais on peut aussi repérer le mouvement dans le domaine des jeux vidéo ou de la mode.

Le numéro 22 de la revue *Commposite*, sur le thème du travail créatif, s'inscrit pleinement dans cette discussion sur les futures formes de travail dans nos sociétés occidentales. Nicole S. Cohen, dans son texte publié en 2012 dans la revue *Triple C*, et dont nous offrons ici une version française pour la première fois, revient tout d'abord sur les débats ayant entouré le travail créatif à partir des années 1980. Celle-ci affirme que les débats sur le procès de travail se sont beaucoup trop orientées sur la question du contrôle à la suite de la publication du livre *Travail et capitalisme monopoliste* de Braverman (1976). Ne voyant que les travailleurs et les travailleuses créatifs n'étaient contrôlés par aucune force coercitive, beaucoup de chercheurs et de chercheuses ont conclu que ces derniers étaient donc libres. Mais ces débats sur le contrôle, nous dit Cohen, ont voilé les mutations du concept d'exploitation, qui lui, n'a jamais disparu. Selon celle-ci, le procès de travail créatif a cédé des formes de contrôle parce qu'il a créé des formes d'exploitation alternative, notamment l'exploitation du temps de travail non payé, mais aussi de la propriété intellectuelle. Le contrôle est devenu autocontrôle (notamment par la montée des algorithmes et des plateformes) et l'exploitation ne repose plus sur le temps de travail, mais bien sur les droits d'auteurs des différents projets créatifs.

Dans le deuxième texte, Claudie Saulnier s'attarde quant à elle sur une comparaison entre *Le désir asphyxié, ou comment l'industrie culturelle détruit l'individu* de Bernard Stiegler et *L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique* de

Walter Benjamin. Pour l'autrice la comparaison est inévitable dans le sens que Benjamin s'attardait dans les années 1930 sur les conséquences de la montée de l'industrialisation sur l'œuvre d'art, tandis que Stiegler se concentrait plutôt, en 2004, sur les dangers de la post-industrialisation, une notion qu'il a recadré en parlant d'hyperindustrialisation. Les deux auteurs sont d'accord sur plusieurs points : loin de libérer le potentiel créateur des individus, la société (hyper)industrielle a au contraire tendance à massifier le désir des citoyens qui deviennent une masse « grégaire » consommant des produits interchangeables. L'autrice constate toutefois une différence dans la notion du concept de narcissisme, que Stiegler tend à rejeter car pour lui le narcissisme disparaît dans la venue de « l'hypermasse ».

Claire Estagnasié poursuit ces réflexions sur le thème plus précis du travail à distance. Dans le troisième texte de ce numéro, celle-ci présente en effet les résultats préliminaires de sa thèse de doctorat qui concerne la montée du travail à distance pendant la pandémie de COVID-19. Utilisant une méthode de théorisation ancrée, l'autrice explique que le travail à distance pour les travailleurs et les travailleuses créatifs dépend d'une forme de « métatravail », c'est-à-dire une forme supplémentaire de travail qui permet au travail d'avoir lieu. En effet les créatifs doivent constamment produire leur employabilité, notamment en se créant une marque personnelle sur les réseaux socionumériques qu'ils doivent par la suite publiciser tous les jours. Ceux-ci doivent aussi « nourrir leur créativité », par exemple en se tenant au courant des dernières tendances ou encore en lisant tels magazines, en regardant telles quantités de films, en participant à telles séances de réseautage (la pandémie a d'ailleurs fragilisé ces espaces de ressourcement). Le fait d'être créatif signifie donc de travailler un bon nombre d'heures non payées pour

tenir le rythme, ce qui rejoint d'ailleurs les analyses de Cohen sur les nouvelles formes d'exploitation.

Dans le dernier texte du dossier spécial, Etienne Franck Stephane Adou s'attarde au processus de fabrication de la fiction télévisée humoristique *Cour Commune* en Côte d'Ivoire. Pour lui, les travailleurs et les travailleuses évoluant autour de cette production doivent épouser un corps d'attitudes caractérisé par une quête d'autonomie dans un contexte de précarité. Toutefois, la précarité n'est pas une finalité car les acteurs et les actrices de cette production emploient plusieurs stratégies pour contourner des difficultés techniques et financières inhérentes à l'industrie. Le caractère artisanal de la production favorise un « on fait avec » qui résiste à l'industrialisation complète de la production culturelle. Il s'agit peut-être d'une brèche dans le modèle hyperindustriel et vaguement dystopique de Stiegler.

Références

- Bouquillion, P. (dir.). (2012). *Creative economy, creative industries: des notions à traduire*. Paris : Presses universitaires de Vincennes.
- Braverman, H. (1976). *Travail et capitalisme monopoliste*. Paris : Maspero.
- Broca, S. (2021). Communs et capitalisme numérique: histoire d'un antagonisme et de quelques affinités électives. *Terminal. Technologie de l'information, culture & société*, 130. Récupéré de <https://doi.org/10.4000/terminal.7595>
- Bulut, E. (2018). One-dimensional creativity: A Marcusean critique of work and play in the video game industry. *TripleC: Communication, Capitalism & Critique. Open Access Journal for a Global Sustainable Information Society*, 16(2), 757-771.
- Chamayou, G. (2018). *La société ingouvernable: une généalogie du libéralisme autoritaire*. Paris : La Fabrique.

- Chollet, M. (2021). *Réinventer l'amour : comment le patriarcat sabote les relations hétérosexuelles*. Paris : Zone.
- Cohen, N. S., & De Peuter, G. (2020). *New Media Unions: Organizing Digital Journalists*. New York : Routledge.
- Duffy, B. E., & Wissinger, E. (2017). Mythologies of creative work in the social media age: Fun, free, and “just being me”. *International Journal of Communication*, 11, 4652-4671.
- Durand, C. (2020). *Techno-féodalisme*. Paris : La Découverte.
- Durand, J. P. (2004). *La chaîne invisible. Travailler aujourd'hui : flux tendu et servitude volontaire*. Paris : Seuil.
- Englert, S., Woodcock, J. & Cant, C. (2020). Digital Workerism: Technology, Platforms, and the Circulation of Workers' Struggles. *TripleC: Communication, Capitalism & Critique*, 18(1), 132-145.
- Fischbach, F. (2015). *Le sens du social. Les puissances de la coopération*. Montréal : Lux.
- Florida, R. (2002). *The rise of the creative class*. New York : Basic books.
- Gillmor, D. (2018). Vers un nouveau modèle pour l'enseignement du journalisme. *Les Cahiers du journalisme*, vol. 2, n°2, 25-30.
- Gorz, A. (1980). *Adieux au prolétariat*. Paris : Galilée.
- Hall, S. (2008). *Identités et cultures. Politiques des Cultural Studies*. Paris : Éditions Amsterdam.
- Huws, U. (2010). Expression and expropriation: The dialectics of autonomy and control in creative labour. *Ephemera: Theory and Politics in Organization*, 10(3/4), 504-521.
- Jaffe, S. (2021). *Work Won't Love You Back. How Devotion to Our Jobs Keeps Us Exploited, Exhausted and Alone*. New York : Bold Type Books.
- Jarrige, F. (2015). Révolutions industrielles: histoire d'un mythe. *Revue Projet*, (6), 14-21.
- Lamoureux, S. (2021). Pour en finir avec les « régimes de terreur » dans les médias. *Ricochet*, 16 mars. Récupéré de <https://ricochet.media/fr/3547/pour-en-finir-avec-les-regimes-de-terreur-dans-les-medias>

- Lazzarato, M. (1996). Immaterial Labor. Dans P. Virno et M. Hardt (dir.), *Radical thought in Italy* (p. 133-146). Minneapolis : University of Minnesota Press.
- Leonardi, D., Armano, E., & Murgia, A. (2020). Plateformes numériques et formes de résistance à la subjectivité précaire. *Les Mondes du Travail*, 24-25, 71-83.
- Melucci, A. (2016[1983]). Mouvements sociaux, mouvements postpolitiques. *Lien social et Politiques*, (75), 173–190.
- Sandoval, M. (2018). From passionate labour to compassionate work: cultural co-ops, do what you love and social change. *European Journal of Cultural Studies*, 21(2), 113-129.
- Sandoval, M. (2016). Fighting Precarity with co-operation? worker co-operatives in the cultural sector. *New Formations*, 88(88), 51-68.